



**Note de lecture de: Canto-Sperber, Monique :
L'oligarchie de l'excellence. Les meilleures études pour
le plus grand nombre, Paris: PUF, " Hors collection ",
2017, in " Notes de lecture ", Carrefours de l'éducation,
2018/2 (n° 46), p. 268-269**

Alain Panero

► **To cite this version:**

Alain Panero. Note de lecture de: Canto-Sperber, Monique: L'oligarchie de l'excellence. Les meilleures études pour le plus grand nombre, Paris: PUF, " Hors collection ", 2017, in " Notes de lecture ", Carrefours de l'éducation, 2018/2 (n° 46), p. 268-269. Carrefours de l'éducation, 2018, 10.3917/cdle.046.0241 . hal-03348962

HAL Id: hal-03348962

<https://u-picardie.hal.science/hal-03348962>

Submitted on 25 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Monique Canto-Sperber, *L'oligarchie de l'excellence. Les meilleures études pour le plus grand nombre*, Paris : PUF, « Hors collection », 2017, 349 p.

En matière de politique éducative, il est rare qu'une femme de pensée (philosophe reconnue par ses pairs) qui est aussi une femme d'action (ancienne directrice de l'École Normale Supérieure et présidente de l'Initiative d'excellence Paris Sciences et Lettres) fasse librement partager ses idées en dehors des circuits habituels que sont les rapports de l'Inspection générale ou les commissions d'experts. Il s'agit même, en un sens, d'un pari risqué puisque l'auteur, en entremêlant dans un même élan spéculatif un regard très personnel et des matériaux d'analyse issus des sciences humaines, s'expose à la critique de ceux qui ne verront, au mieux, dans son livre, qu'un essai de plus sur l'éducation et, au pire, une sorte de pré-rapport rédigé stratégiquement à l'adresse du ministre de l'enseignement supérieur.

En fait, ce qui frappe immédiatement dans cet ouvrage, dès la première ligne du premier paragraphe, c'est plutôt la grande force de ses soubassements épistémologiques. En superposant d'emblée, au moyen d'une courte fable, le plus haut degré de fiction et le plus haut degré de réalisme (le système d'études supérieures le plus invraisemblablement inique est justement celui qui existe !), l'auteur nous avertit que ce n'est pas tant l'ombre de Bourdieu qui plane sur ce livre que celle de John Rawls. Dans le sillage de l'auteur de *Théorie de la justice*, Monique Canto-Sperber en appelle d'entrée de jeu à une forme de bon sens ou d'intérêt supérieur : quels étudiants ou quels parents un tant soit peu raisonnables voudraient aujourd'hui conserver en l'état notre système d'études supérieures en sachant qu'ils risquent d'en être les prochaines victimes ? L'enquête menée ici et la méthode employée ne sont donc jamais, précisément parlant, celles d'un sociologue de terrain mais celles d'un philosophe en prise directe sur les problèmes de la cité.

Partant du constat que dans un monde complexe en pleine mutation, un accroissement du niveau d'études est le meilleur des atouts pour l'insertion ou la reconversion professionnelle des nouvelles générations (chap. I), M. Canto-Sperber nous convainc que l'enseignement supérieur doit plus que jamais tenir ses promesses, même si certains chiffres ne sont guère encourageants (en 2011, par exemple, 60% des étudiants n'ont pas obtenu leur licence en trois ans, et parmi eux, 20% ont abandonné leurs études sans diplôme). Ancrant son analyse dans l'histoire ancienne et contemporaine du système universitaire français (chap. II), elle pointe les deux anomalies constitutives de ce système : d'une part, l'évolution parallèle, dans une indifférence mutuelle, des grandes écoles et des universités ; d'autre part, la double frénésie d'une hyper-sélection et d'une absence totale de sélection (chap. III et IV). Prenant acte de la reconfiguration, à ses yeux salutaire, du paysage universitaire entre 2005 et 2016, et notamment du passage à l'autonomie des universités (chap. V), l'auteur en vient, dans le chapitre suivant, à sa question centrale : comment faire tenir ensemble - et sans se payer de mots - deux objectifs apparemment contradictoires, d'un côté, l'excellence universitaire (et donc une forme de sélection ou, selon l'euphémisme, « d'orientation »), de l'autre, la lutte contre les inégalités sociales (et donc le refus de toute sélection stigmatisante, au risque toutefois d'une dévaluation des filières et des diplômes) ? Enfin, dans les deux derniers chapitres, M. Canto-Sperber, ne cachant rien des défis sociaux et économiques qui, à l'heure des Moocs et des outils numériques, nous attendent, trace un portrait de ce que pourrait être, à l'avenir, un premier cycle universitaire rénové et une alliance réussie entre ces deux modèles de formation que sont les universités et les grandes écoles.

Il n'est certes pas facile, dans le sillage de Bourdieu et Passeron, mais avec de tout autres moyens, de vouloir renouveler, un demi-siècle après eux, et dans un contexte entièrement différent (non plus seulement celui des « héritiers » mais celui d'un accès massif des jeunes à l'université, où la réussite de tous prend des allures de quadrature du cercle), la question des inégalités sociales et scolaires. Si le projet démocratique originel - celui d'avant tous les autres projets - est bien celui d'une excellence universitaire pour tous (« les meilleures études pour le plus grand nombre » selon le sous-titre du présent ouvrage), et non celui d'une nouvelle reproduction des élites (« l'oligarchie de l'excellence »), ce problème est d'autant plus épineux qu'il apparaît aujourd'hui comme un problème intrinsèquement économique (cf., par exemple, p. 32 et suivantes). Le défi, à présent, n'est plus seulement celui de la démocratisation des études mais celui de l'employabilité de centaines de milliers de jeunes inégalement formés et dont les diplômes eux-mêmes semblent inégalement reconnus.

D'où l'impeccable logique ici d'un élargissement nécessaire mais progressif (national, international, mondial) du corps socio-économique des universités. Seul un corps élargi, plus grand et plus fort, sera à la hauteur du supplément d'âme ici visé et attendu (pour qu'enfin, selon une stratégie et une tactique de solidarité et pas seulement de compétition, les futures générations d'étudiants puissent faire les meilleures études possibles au sein d'établissements bien financés parce que complémentaires).

Que l'approche utilitariste de l'auteur puisse sembler unilatérale ou encore trop théorique (le concept de « plus grand nombre » n'étant qu'une abstraction), pourquoi pas ? M. Canto-Sperber n'entend évidemment pas apporter à elle seule toutes les solutions concrètes. Si la plupart des perspectives qu'elle ouvre ou des propositions qu'elle fait (par exemple, à la fin du livre, p. 327 et suivantes) sont programmatiques, c'est justement parce que, contrairement à certains technocrates imbus de scientisme, elle ne se livre jamais à un exercice gratuit de prospective. Ni Pythie ni égérie, elle défend ici une haute idée du pragmatisme au sens premier de ce terme, c'est-à-dire au sens où l'employait William James, le fondateur américain de ce courant de pensée (et non au sens dévoyé et machiavélien d'un pragmatisme cynique qui légitimerait après coup les faits, ou encore, au sens d'un utilitarisme froid et calculateur). Partout en filigrane, elle nous rappelle que seul celui qui consent à suivre les sinuosités d'un réel mouvant peut le modifier. Ce qui évoque aussi la vertu aristotélicienne de l'homme « prudent », de l'homme au jugement fulgurant qui s'adapte en temps réel aux événements contingents au lieu de rêver à un ailleurs éthéré.

La réussite à venir de l'université française tiendrait ainsi à sa vivante adaptabilité à l'imprévisible nouveauté de l'Histoire en train de s'écrire. Que certains lecteurs ne voient dans cet éloge de l'adaptabilité qu'une apologie déguisée de l'adaptation darwinienne aux exigences du marché néolibéral, c'est possible. Chacun reste naturellement libre de se figurer, en fonction de ses propres espérances ou de son pessimisme, un certain sens ou non-sens de l'Histoire. Mais il convient de remarquer que pour l'auteur, il s'agit avant tout d'agir au cœur de la cité, et non de bouleverser, en repartant de zéro, le monde ou le cours de l'Histoire.

Alain Panero, Université de Picardie Jules Verne (CAREF)